



www.comptoirliteraire.com

présente

“Élévation”

poème de Charles BAUDELAIRE

dans

“Les fleurs du mal”

(1857)

*Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,*

*Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.*

*Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.*

*Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;*

*Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !*

Analyse

Le titre du poème, et le poème lui-même, ne doivent être pris qu'au sens d'ascension de l'esprit dans les sphères supérieures, dans un monde de lumière et de pureté fluide, où on accède à l'intelligence intime des choses. Il ne faut pas vouloir en donner une interprétation mystique, même si on y trouve l'idée des «*champs lumineux et sereins*» (vers 16) qui vient du philosophe suédois du XVIII^e siècle Swedenborg, pour qui la divinité est d'essence lumineuse, l'esprit s'élevant, en passant de cercle en cercle par une gradation de niveaux d'atmosphères, pour accéder à la réalité surnaturelle. L'idée d'ascension de l'esprit dans les sphères supérieures avait été exprimée aussi par l'Allemand Hoffmann ; dans les "*Kreislarian*", il raconta : «Des ailes invisibles agitent l'air qui m'environne, je nage dans une atmosphère parfumée» ; dans "*Le magnétiseur*", il statua : «Ainsi vit et se meut, pareille à la nature, notre essence spirituelle ; affranchie de ses moyens terrestres, elle déploie gaiement ses ailes, s'élance avec bonheur au devant des esprits supérieurs de même ordre, hôtes de l'empire céleste qui nous est à tous promis, elle admet et comprend sans effort, dans leur signification la plus intime, les phénomènes surnaturels.» Cette idée devint un lieu commun du lyrisme romantique ; on la trouve chez Chateaubriand, chez Lamartine, chez Sainte-Beuve, chez Balzac qui, d'ailleurs, utilisa le vocabulaire et les images de Swedenborg pour dire les joies et les illuminations de l'esprit : dans la préface de "*La peau de chagrin*" (1831), il évoqua ainsi le héros du roman : «Il va en esprit à travers les espaces, aussi facilement que les choses, jadis observées, renaissent fidèlement en lui, belles de la grâce, ou terribles de l'horreur primitive qui l'avaient saisi.»

Baudelaire lui-même aimait comparer l'émotion qu'il ressentait en face des chefs-d'œuvre à un mouvement d'ascension. Le 17 février 1860, il écrivit à Richard Wagner : «*J'ai éprouvé souvent un sentiment d'une nature assez bizarre, c'est l'orgueil et la jouissance de comprendre, de me laisser pénétrer, envahir, volupté vraiment sensuelle et qui ressemble à celle de monter en l'air ou de rouler sur la mer.*» En 1861, il rapporta, dans "*Richard Wagner et "Tannhäuser" à Paris*" : «*Je me sentis délivré des liens de la pesanteur [...] Alors je conçus pleinement l'idée d'une âme se mouvant dans un milieu lumineux, d'une extase faite de volupté et de connaissance.*»

"*Élévation*", poème, composé de cinq quatrains d'alexandrins aux rimes embrassées, est avant tout remarquable par la sensation de mouvement qu'il fait naître chez le lecteur. Cela tient à une forte utilisation du champ lexical du mouvement («*au-dessus*», «*par delà*», «*tu te meus avec agilité*», «*Tu sillannes gaiement l'immensité profonde*», «*Envole-toi*», «*Va te purifier dans l'air supérieur*», «*peut d'une aile vigoureuse / S'élancer vers les champs lumineux et sereins*», «*plane sur la vie*»), au fait aussi qu'une seule phrase constitue les deux premiers quatrains (d'où un enjambement hardi de strophe à strophe) et une autre, les deux derniers. Et, comme dans un sonnet, l'esprit d'une première partie, formée des trois premiers quatrains, s'oppose à celui d'une seconde, formée des deux derniers.

Le premier quatrain est particulièrement marqué par la gradation d'une ascension vertigineuse et d'un élargissement spatial. On peut y voir un souvenir de Platon qui décrit dans "*Le Phédon*" l'ascension des âmes vers le pur séjour supraterrestre ; qui déprécia le bas et idéalisa une lumière ou une chaleur empyréenne. Par une longue énumération, faite de répétitions et d'accumulation de compléments circonstanciels de lieu, dans des alexandrins parfaitement équilibrés du fait de leurs coupes régulières, l'esprit du poète, auquel Baudelaire s'adresse (ainsi qu'on l'apprend au début de la deuxième strophe), se dégage d'abord de la nature terrestre, des «*étangs*» (qui stagnent), des «*vallées*» et des «*bois*» (qui enferment), milieux qui pourraient très bien représenter cette société médiocre qu'il méprisait et qui le lui rendait bien ; puis il s'élève de plus en plus haut : il franchit les «*montagnes*» (qui se dressent vers l'immensité du ciel), atteint les «*nuages*», et survole les «*mers*» (qui évoquent la liberté) ; enfin, dans

une véritable «odyssée de l'espace» avant la lettre, il dépasse le «*soleil*» (premier mot d'un champ lexical de la lumière, où figurent encore «*étoilées*», «*clair*», «*limpides*», «*brumeuse*», «*lumineux*»), parcourt les «*éthers*» (pluriel poétique, l'éther étant, pour les Anciens, le fluide très subtil qu'on supposait régner au-dessus de l'atmosphère), s'éloigne même des «*confins des sphères étoilées*» ! On peut remarquer l'opposition dans les vers de cette strophe entre les rimes embrassées, «*vallées*» et «*mers*» représentant le monde du bas, «*éthers*» et «*étoilées*» représentant le monde du haut.

Au premier vers du deuxième quatrain seulement, vers coupé irrégulièrement, ce qui lui donne beaucoup de dynamisme, apparaissent le sujet de la phrase, l'«*esprit*», et un premier verbe, «*tu te meus*», qui le décrit donc par un mot qui concerne le corps. Cela se continue, dans un vers lui aussi coupé très irrégulièrement, avec l'idée du «*bon nageur qui se pâme dans l'onde*», c'est-à-dire qui ressent dans l'eau une émotion si forte qu'il en est comme paralysé, mais sans risque puisqu'il s'agit d'«*un bon nageur*», qui éprouve d'ailleurs «*une indicible et mâle volupté*», le poète semblant vouloir indiquer que cette jouissance quasi érotique, dans un élément liquide, donc féminin, si grande qu'elle ne peut être dite, n'en est pas moins virile. L'idée de la nage est peut-être un souvenir de certaines phrases de «*La peau de chagrin*» prononcées par le héros : «Le plaisir de nager dans un lac d'eau pure, au milieu des rochers, des bois et des fleurs, seul et caressé par une brise tiède, donnerait aux ignorants une bien faible idée du bonheur que j'éprouvais quand mon âme se baignait dans les lueurs de je ne sais quelle lumière, quand j'écoutais les voix terribles et confuses de l'inspiration, quand d'une source lumineuse les images ruisselaient de mon cerveau palpitant.» ; et il veut goûter le «plaisir de se mouvoir sans être garrotté par les liens du temps ni les entraves de l'espace», goûter aussi l'orgueil «de faire comparaître en soi l'univers». L'idée de plaisir, et même d'exubérance, d'euphorie, est bien rendue par l'adverbe «*gaiement*». Cet esprit, qui sillonne «*gaiement l'immensité profonde*», rappelle l'albatros, le poème de ce titre étant venu, mais dans la seconde édition du recueil seulement, précéder «*Élévation*». Comme «*L'albatros*» relate la chute du poète et le malaise qui le prend à vivre parmi les gens du commun, «*Élévation*» peut paraître un poème inverse. Dans ce quatrain aussi, on remarque l'opposition des rimes qui, étant embrassées, forment ici un chiasme : «*agilité*» et «*volupté*», qui représentent l'abstrait, enserrent «*onde*» et «*profonde*», qui représentent le concret.

Pourquoi, si l'esprit s'est déjà libéré dans l'espace, faut-il que, dans le troisième quatrain, Baudelaire lui adresse trois injonctions. Pour la première, on remarque le contraste sonore entre la liquidité dynamique de : «*Envole-toi bien loin*», et la lourdeur, due à l'allitération en «m», des «*miasmes morbides*» (émanations de substances en décomposition provoquant des maladies). Pour la deuxième injonction sont ménagées deux de ces significatifs allongements de mots qui sont provoqués par la diérèse qu'il faut faire pour que chaque hémistiché ait ses six syllabes : ainsi, «*purifier*» doit se prononcer «purifi-er» et «*supérieur*» doit se prononcer «supéri-eur». Pour la troisième injonction, qui s'étend sur deux vers dont le premier est, lui aussi, coupé de façon dynamique, le commandement de boire «*Le feu clair qui remplit les espaces limpides*» ne manque pas d'étonner ; on remarque aussi la répétition obsédante de l'idée de pureté («*purifier*», «*pure*», «*limpides*»), et on peut d'ailleurs constater, dans l'ensemble du poème, une correspondance entre les trois éléments purificateurs : l'eau, l'air et le feu, tandis que la terre est associée à l'impureté. Les rimes de la strophe, elles aussi, sont significatives, «*morbides*» s'opposant à «*limpides*», tandis que «*supérieur*» et «*liqueur*» se répondent. «*Envole-toi*» inaugure un champ lexical du vol qui va être poursuivi avec «*aile*», «*alouette*», «*essor*», «*plane*».

Ainsi, nous constatons, à la lecture des trois premiers quatrains, que le poète a, avec beaucoup d'art, usé du vocabulaire du monde matériel pour créer des impressions d'élan spirituel, d'ascension exaltante, d'activité libre et heureuse, pour dégager des idées positives.

Mais, au quatrième quatrain, après l'évocation pathétique de «*les ennuis et les vastes chagrins / Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse*» (vers qu'alourdissent les diphtongues), survient un changement de personne : de «*tu*», on passe à «*celui*». Baudelaire, poussant comme un soupir de déception, dans une véritable exclamation à la manière antique («*Felix qui...*») : «*Heureux qui...*», manifeste son regret de ne pas être «*celui qui peut [...] S'élancer vers les champs lumineux et sereins*», qui a réussi à atteindre l'objectif que lui-même s'était fixé, qui est mis en valeur par l'enjambement. Là encore, les rimes de la strophe sont significatives, «*chagrins*» s'opposant à «*sereins*», et «*brumeuse*» à «*vigoureuse*».

La phrase se poursuivant dans le cinquième quatrain, aux vers 17-18, l'exploit, d'abord, n'apparaît plus aussi sensationnel : ce ne sont plus que «*les pensers*» (orthographe ancienne pour «pensées») qui montent «*vers les cieux*», dont l'importance est soulignée par une autre diérèse : «ci-eux». Et les «*alouettes*», même si ces oiseaux, symboles de la liberté comme le sont un peu tous les oiseaux, par leur façon de s'élever très rapidement dans le ciel, de prendre «*le matin*» «*un libre essor*», représentent la joie manifeste de la vie, l'élan vers la joie, font piètre figure après l'albatros qui serait d'ailleurs plutôt, lui, celui «*qui plane sur la vie*». Mais les deux derniers vers, distique isolé par un tiret, permettent de nouveau l'exaltation de ce surhomme, de ce génie pour lequel le réel est allégé au profit de l'immatérialité des signes du langage, puisque, maîtrisant les «correspondances», il peut comprendre «*sans effort / le langage des fleurs et des choses muettes*» (vers 19-20, où il faut remarquer, d'une part, le fait que ces fleurs doivent être en particulier, par une mise en abyme du titre du recueil, les fleurs du mal ; d'autre part, le paradoxe de «*langage des [...] choses muettes*», qui nous indique cependant que le poète, déchiffreur du monde, doit faire parler les choses qui ne parlent pas par elles-mêmes ; l'idée vient peut-être de Sainte-Beuve qui, parlant des poètes, déclarait : «Ils comprennent les flots, entendent les étoiles, / Savent le nom des fleurs, et pour eux l'univers / N'est qu'une seule idée en symboles divers.» [«*À mon ami Leroux*»]).

Les rimes de la strophe sont significatives, «essor» répondant à «effort», d'autant plus que les deux mots sont rapprochés par la paronomase.

* * *

Si Baudelaire envisagea un mouvement progressif partant de la réalité terrestre, et s'en éloignant progressivement, s'il imagina la courbe dynamique d'un être qui réussirait un arrachement libérateur des contingences matérielles de l'ici-bas, il doit donc finalement constater qu'il a lui-même échoué, qu'il reste au niveau des «*étangs*», des «*vallées*», des «*bois*», qu'il respire toujours les «*miasmes morbides*», qu'il n'échappe pas aux «*ennuis*» et aux «*vastes chagrins*», à son «*existence brumeuse*», qu'il ne peut pas se «*purifier dans l'air supérieur*». Ce sentiment d'échec est d'autant plus fort qu'on sait que jamais personne ne pourra atteindre «*les champs lumineux et sereins*», qu'il n'est pas possible de boire, «*comme une pure et divine liqueur, / Le feu clair qui remplit les espaces limpides*». Et Baudelaire nous ramène à notre condition d'êtres humains, limités physiquement et intellectuellement, esclaves de nos vices et de notre société.

Ce poème, s'il exprime un élan pour échapper aux médiocrités terrestres, vers les régions sublimes de l'idéal, élan qui, d'ailleurs, n'est que celui de l'esprit, le corps restant englué dans la réalité des choses, est donc en fait finalement pessimiste, empreint du spleen, qui repose sur la conscience que le monde est injuste, que la société telle qu'elle est n'est qu'une prison, et sur la conviction que rien, absolument rien, ne pourra y changer quelque chose, toute tentative pour ce faire portant le germe de son propre échec, puisque, comme Baudelaire le pensait, le mal est présent partout. Et il n'éprouvait pas du tout un sentiment religieux tourné vers un Dieu personnel, n'aspirait pas du tout à l'anéantissement du mystique.

Il reste que le poème lui-même, qui est une profession de foi placée au début du recueil '*Les fleurs du mal*', prouve que le poète, s'il est écartelé entre le monde terrestre, terrain du spleen, et le monde aérien de l'idéal, arrive à se libérer grâce à l'écriture poétique. «*Élévation*» peint une élévation propre à la création poétique.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com